

**Compte rendu des Journées d'études « Ecrivaines entre littérature et sciences – Négociations de savoirs dans les pratiques d'écriture de femmes dans l'espace germanophone depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », Université de Franche-Comté, 5 et 6 octobre 2023.**

L'étude des rapports entre la littérature et les savoirs scientifiques, qui s'incarne de façon exemplaire dans la posture de l'écrivain savant à l'époque moderne, n'a pas fait grand cas des « femmes de savoir ». C'est sur ce constat de l'impensé du genre en matière d'érudition et d'écritures savantes qu'ont été initiées par Kerstin WIEDEMANN (Université de Lorraine, CERCLE) et Ralph WINTER (Université de Franche-Comté, CRIT) les deux demi-journées d'études « Ecrivaines entre littérature et sciences » à la Faculté de Lettres de Besançon les 5 et 6 octobre 2023. Les discussions s'inscrivaient dans la continuité du Programme de formation-recherche (PFR) du CIERA « L'écrivain-savant : défis et enjeux d'une posture dans la culture allemande du XX<sup>e</sup> siècle » mis en place en 2021/22 par Sylvie GRIMM-HAMEN de l'Université de Lorraine et qui avait conduit à plusieurs manifestations scientifiques, dont un atelier doctoral sur les femmes de savoir.<sup>1</sup>

A la croisée des études sur le genre et des réflexions sur la « posture » (Meizoz 2005) ou la « Pose » (Fischer 2015) de l'auteur, les Journées prenaient pour point de départ plusieurs théorisations de la posture moderne d'auteur issues de la recherche germanophone : *poeta doctus* moderne (Barner 1981) ; *poeta creator* (Schmitz-Emans 2017) ; et *poeta philologus* (Dehrmann et Nebrig 2010), trois modèles qui mettent en avant l'importance de la référence scientifique dans les représentations modernes de l'auctorialité. Comme le rappellent les organisateur.ice.s, le concept d'« auteur » qui sous-tend ces définitions est avant tout empirique et non pas uniquement discursif, et il s'applique à des trajectoires effectives. L'ambition de ces Journées était ainsi d'éclairer la façon dont les écrivaines érudites ont pu se positionner par rapport à des modèles *masculins* d'auctorialité savante, au moment où, accédant à la formation académique dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elles ont eu à négocier leur place et à affirmer leur propre savoir dans des champs littéraire et académique qui les marginalisaient. L'historicité de ces modèles auctoriaux impliquait par conséquent d'organiser les discussions selon une logique diachronique à même de rendre compte de l'évolution des positionnements féminins au sein de ces champs, soumis eux aussi à l'évolution historique – le partage entre sciences naturelles dites « dures » et sciences humaines reconduisant par exemple, à la même époque, la dichotomie genrée des disciplines.

Un premier panel s'est intéressé à deux théoriciennes et militantes qui ne se considéraient guère elles-mêmes comme des écrivaines : Irma von Troll-Borostyáni (1847-1912) et Rosa Luxemburg (1871-1919). Il s'agissait de montrer la littérarité de leurs écrits qui s'inscrivaient dans un contexte hostile à leur reconnaissance et à celle de leurs combats. Comme le montre Alexia ROSSO, c'est ainsi de manière *frontale* qu'Irma von Troll-Borostyáni, militante féministe autrichienne proche des cercles littéraires, s'empare de la « question des femmes » (« *Frauenfrage* ») dans les journaux de l'époque. Son absence d'éducation reconnue ne l'empêche pas d'adopter dans ses publications une posture de « sachante » selon le gérondif employé par A. Rosso, et d'user de la polémique et de la controverse scientifique pour renvoyer au rang de croyances les opinions des philosophes essentialistes. L'intellectuelle et militante socialiste Rosa Luxemburg, elle aussi, s'empare du genre « masculin » de l'essai politique et programmatique, ce qui lui vaut des accusations d'agressivité voire de bestialité, y compris au sein du mouvement ouvrier, comme le montre Anne DEFFARGES. Les communications sur ces deux théoriciennes éclairent le rôle de la forme et du style dans leurs écrits qui déconstruisent les fondements des oppressions. Les discussions abordent alors le caractère genré des genres littéraires, à partir de l'exemple de la réception de Rosa Luxemburg, en qui la « femme » est célébrée avec la redécouverte de ses lettres dans les années 1960, comme l'a

---

<sup>1</sup> [https://www.ciera.fr/sites/default/files/pfr\\_bilan\\_scientifique/Bilan%20scientifique%20PFR\\_3.pdf](https://www.ciera.fr/sites/default/files/pfr_bilan_scientifique/Bilan%20scientifique%20PFR_3.pdf)

rappelé A. DEFFARGES : une réhabilitation dont le caractère stéréotypé voire sexiste est à questionner. On remarque aussi que le terme d'« agressivité » revient régulièrement dans les discussions sur ces militantes, qu'il s'agisse de l'auto-stylisation en femme combative d'Irma von Troll, ou d'assignations extérieures chez Rosa Luxemburg.

Cette tension entre mise en scène *de soi* et mise en scène *par autrui* constitue le cœur des débats du deuxième panel, consacré à trois écrivaines du « long XXe siècle », toutes trois docteuses : Ricarda Huch (1864-1947), Ingeborg Bachmann (1926-1973) et Ulrike Draesner (\*1962). Les contributions que consacrent Kerstin WIEDEMANN à la première et Sylvie GRIMM-HAMEN à la seconde, montrent le poids du regard extérieur sur les représentations des « écrivaines savantes ». Mises en scènes de soi et mises en scènes extérieures entrent ici en collision : si Ricarda Huch, historienne et écrivaine de poésie et de fiction au tournant du siècle, s'affirme comme intellectuelle et abandonne la fiction au cours de sa carrière, la presse la célèbre pour sa singularité poétique et déplore ce tournant. Bien qu'élogieuse, la critique dessert paradoxalement Ricarda Huch en séparant la poète de l'historiographe, ce qui contribue à l'invisibiliser de l'histoire littéraire. A l'inverse, Ingeborg Bachmann est reçue dès le début de sa carrière comme une intellectuelle par les médias ; mais à l'heure de l'idéal d'action et d'engagement autour de la Gruppe 47, Bachmann est en fait ramenée à une forme abstraite et dépassée d'intellectualisme, et à une figure de poète classique. C'est alors dans son œuvre même, tout particulièrement dans *Malina* que, selon S. GRIMM-HAMEN, Bachmann tentera de se distancier du véritable « mythe » qu'est devenue chez elle l'image de la *poeta docta*, par le biais d'une critique radicale du savoir et de la pensée présentés comme anti-émancipateurs. C'est ici l'historicité même de la notion de *poeta doctus* qui apparaît, comme le soulèvent les discussions, assimilée, dans le cas de Bachmann, à un idéal daté, alors que Huch s'en revendiquait encore. C'est donc à différents niveaux, parfois incompatibles, que se construisent les représentations de l'auctorialité – les contributrices soulignent à la suite de José Luis Diaz (2007) le rôle du fantasme, des stéréotypes et des mythes dans la construction de l'« écrivain imaginaire ». Dans sa communication sur Ulrike Draesner, distribuée sous forme écrite parmi les participant.e.s, Emmanuelle AURENCHE-BEAU analyse le roman *Die Verwandelten* (1923) et l'approche de Draesner sous le prisme du concept du « *poeta doctus* » et démontre ainsi à quel point celui-ci peut s'avérer fécond pour ce cas d'étude spécifique. Pendant la discussion, les membres du panel se sont demandé dans quelle mesure cette mise en scène virtuose de l'histoire de deux générations de femmes entre la Pologne et l'Allemagne, des années 1930 à nos jours, pourrait être mise en perspective avec la pratique historiographique de Ricarda Huch.

Alors que dans le deuxième panel, les postures savantes étaient avant tout déterminées ou mises à mal par la réception médiatique sans leur propre concours, les autrices plus contemporaines du troisième panel font de leur érudition le cœur d'une démarche autobiographique ou autofictionnelle. Sandra BINNERT se penche ainsi sur la poète et germaniste Ruth Klüger (1931-2020), qui a pu commenter ses propres poèmes. Comme le montre S. BINNERT, ce geste est à replacer dans le contexte de l'imbrication entre poésie, vie et recherche chez cette écrivaine survivante d'Auschwitz : en revenant sur ses poèmes de jeunesse traversés de références classiques, Klüger éclaire le pouvoir liant, structurant de la langue face à l'expérience des camps. S'en dégage une posture critique qui refuse de séparer le poème de son contexte, et qui bénéficie de la distance temporelle et scientifique de l'autrice vis-à-vis de ses propres productions. Recourant elle aussi à des modèles classiques d'érudition, Judith Schalansky (née en 1980), à qui s'intéresse Ralph WINTER, se construit, elle, une *persona* autofictive d'exploratrice, de cartographe et de théoricienne. Centrée sur la notion de « transgression », cette communication étudiait la position de savante au féminin que revendique Schalansky dans son œuvre traversée de réflexions poétologiques, épistémologiques et épistémocritiques. Ses *personae* sont en effet des contre-modèles d'explorateurs et d'érudits classiques, elles abordent avec ironie le regard conquérant et constructeur masculin et

pointent de façon ludique la dimension imaginaire, voire fictive de la construction du savoir. Mais, comme le montre R. WINTER, loin de s'en tenir à une critique postmoderne de l'instabilité des savoirs, elles réaffirment au contraire – d'un point de vue subjectif – le pouvoir de découvrir, de nommer et d'archiver des savoirs. La participation de l'autrice à la conception éditoriale de ses livres indique d'ailleurs son souhait de fixer les savoirs « à l'ancienne » dans des objets pérennes. C'est enfin sur le plan de la poétique que le quatrième panel a englobé les savoirs de la nature chez Esther Kinsky (Katja SCHUBERT) et les savoirs corporels chez Ingeborg Bachmann, Anne Duden et Ulrike Draesner (Lisa JÜTTNER). Tout comme Schalansky, l'écrivaine Esther Kinsky (\*1956) se consacre à l'exploration de la nature (paysages fluviaux qui portent les marques de l'activité humaine, îles d'ardoise écossaises...), mais par le biais avant tout d'un cheminement à travers la langue. K. SCHUBERT montre à quel point Esther Kinsky mobilise la richesse du lexique des sciences naturelles, notamment de la géologie, pour une écriture littéraire qui combine archaïsmes et néologismes. Elle recrée ainsi cette profondeur temporelle et mémorielle qui habite aussi les paysages, où le temps apparaît lui-même tel une forme d'inscription, d'écriture. Ce regard quasi-phénoménologique de la poète et l'émerveillement que produit la nomination, fait écho à la communication de L. JÜTTNER sur les expériences poétiques corporelles chez Ingeborg Bachmann, Anne Duden et Ulrike Draesner. De l'expérience extatique d'une dissolution du « Je » chez Bachmann, tendant vers l'indicible et l'utopie, en passant par la conception du texte que formule Anne Duden (\*1942) comme organe pensant, jusqu'à la représentation du corps comme lieu de passage et caisse de résonance chez Ulrike Draesner, L. JÜTTNER relie, dans une perspective diachronique, différentes conceptions du corps comme médium poétique, au-delà des binarismes corps/esprit. Comme le soulignent les discussions, les communications du dernier panel sont traversées par les notions de fragilité, de blessure voire de traumatisme, qui s'appliquent tant au corps qu'à l'environnement : dans les deux cas, il est question d'expériences d'*altération*. Savoir historique intergénérationnel, choses tues et traumas se rejoignent ici dans l'expérience de la violence et conduisent à repenser les liens entre « sciences de la mémoire » (« *Erinnerungswissenschaften* ») et littérature, comme le suggérait déjà la contribution d'Emmanuelle AURENCHE-BEAU.

De la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui, surtout à partir des années 1960, l'autorité des ordres de savoir s'affaiblit, et ceci encourage apparemment les autrices étudiées à plus de liberté, à des lectures critiques et subversives ainsi qu'à des mises en question ludiques des savoirs. Le chemin parcouru pendant les Journées d'études conduit ainsi de la légitimation d'un « Je » auctorial féminin par l'investissement de poses et de postures, jusqu'à l'éclatement, la dissolution ou la multiplication de ce « Je » lui-même dans les écritures plus contemporaines. Que ce soit à travers des *personae* autofictionnelles ou des expériences d'extase corporelle et de vulnérabilité, la subjectivité savante est ainsi repensée explicitement par les autrices contemporaines dans ses intrications avec la mémoire historique, la mémoire de la nature et celle des corps.

Les contributions paraîtront dans la revue *Recherches germaniques* en 2025.

Léa Cassagnau  
Doctorante en littérature comparée  
Université de Franche-Comté, CRIT  
F-25000 Besançon